

Résumé
d'une conférence donnée
lors du colloque *PAYSAGES A SAISIR*
à Paris en juin 1993

Je voudrais ce soir mettre l'accent sur la contradiction dans laquelle le paysage se trouve, puis faire un pas dans le sens d'une compréhension de la situation du paysage dans le cadre de la civilisation urbaine.

L'activité des paysagistes est débordante. Ils sont convoqués pour remplir ou accompagner — ce qu'une critique au premier degré appellerait — les vides laissés par l'architecture, l'urbanisme, l'industrie, en fait par les civilisations industrielle et urbaine. Convocation impérative et nécessaire.

Mais parallèlement à cette agitation professionnelle, le paysage est confronté à un vide intellectuel. Il y a une véritable absence de réflexion sur ce qu'est le paysage. Ce ne sont pas uniquement de bons critiques dont le paysage a besoin (même s'il en manque), mais de gens attachés à comprendre **ce qui fait que le paysage est ce qu'il est.**

Rendez-vous compte qu'une journaliste comme Sybille Vincendon, après avoir réussi à inscrire le paysage à la une du Libération du week-end dernier n'avait pour illustrer son avant-propos que les citations convenues de responsables de *l'Ami des jardins* ou de *Rustica*.

Nous assistons en paysage à une mise en avant de l'activité du paysagiste ou à des interrogations sur l'activité du paysagiste au détriment d'un travail critique plus fondamental — ceci est d'ailleurs une attitude propre à la période moderne. Vous aurez sans doute remarqué que cette demi-journée s'intitule "Pratiques paysagères" et que nous avons à nous pencher sur la spécificité du travail du paysagiste et non pas sur la spécificité du paysage.

La volonté moderne de trouver les fondements tant de l'art que de l'architecture dans l'activité de l'artiste ou de l'architecte, dans l'œuvre ou ses effets : les textes, les dessins, les

toiles ou les bâtiments, n'a permis que de s'exténuer au fond de l'insondable dilemme qui sépare la théorie de la pratique.

Il faut penser ailleurs.

2 —

Nous avons entendu ce matin que s'est produite une rupture dans l'histoire du paysage consécutive aux dernières guerres et reconstructions. Quand l'activité de paysage a repris, l'interrogation sur le fondement du paysage ne s'est pas opérée.

Aujourd'hui, il convient de penser à une refondation du paysage.

Sans quoi, à moyen terme, le paysage perdra sa vocation.

L'origine est dépassée par le moment qui lui succède, et le sens de l'origine est aussitôt perdu qu'il a été prononcé. Le sens d'une discipline n'est pas écrit dans son origine mais dans son évolution et — qui plus est — dans le temps où l'on se penche sur elle.

Le paysage, héritier de l'art si glorieux du jardin, n'est plus l'art du jardin. Le paysage est aujourd'hui la plus jeune des activités modernes de l'établissement de l'homme, alors même qu'elle met en œuvre la matière qui présidait au premier établissement humain, alors qu'elle met en œuvre le vivant végétal, alors qu'elle met en œuvre ce qui resterait de nature.

Le rapport à la nature est bien sûr la clé de voûte de toute interrogation sur le paysage. S'y ajoute notre situation dans la civilisation urbaine.

Même si nous admettons que les paysages sont de nos jours des faits de culture, qu'elle soit agricole, industrielle ou urbaine, le végétal qui les compose n'en continue pas moins à

nous ramener à des considérations primordiales. Par un lien ancestral et universel, il signifie l'état de nature. Pris dans le grand mouvement de la vie, il fait écho aux Origines et au Cosmos. Il rend compte des cycles de la vie et de la mort, et porte en lui le passage du temps ; vivant, il nous ramène à notre propre temporalité, tout en marquant notre dépendance vis à vis de ses éléments. Il signifie à la fois l'état initial de notre Eden et l'enjeu vital annoncé par l'écologisme.

Même si nous l'admettons, nous n'assimilons pas facilement les paysages à des faits de culture ; leur matérialité c'est-à-dire : ce qui les compose, n'est pas comprise comme issue de la culture, et on persistera à croire que des clones végétaux produits d'un laboratoire de l'Institut National de la Recherche Agronomique sont naturels : on veut le croire. Ainsi tend-on de plus en plus à copier la nature, pour faire du 'naturel'.

Ce sens de l'originel porté par le paysage n'est pas celui de la civilisation urbaine.

La civilisation urbaine ne travaille pas à partir du fondement ; elle s'en éloigne constamment, attachée à la construction même du présent, de son présent.

Pourtant dans la conception des paysages contemporains, l'urbain est l'horizon intellectuel et/ou effectif.

Il semblerait que, si l'urbain apparait comme le premier horizon de ces paysages, ce n'est pas parce qu'il est l'horizon spécifique du paysage moderne mais parce qu'il est l'horizon spécifique de la civilisation contemporaine ?

Le paysage n'aurait pas alors l'urbain pour vocation caractéristique.

Cette différence entre la vocation de la civilisation et la vocation du paysage donnerait alors au paysage une tâche unique et bien différente de celles des autres arts ou activités de l'établissement humain ?

Le paysage n'apparaît-il pas alors comme la contrée des établissements traditionnels, c'est-à-dire ce contre quoi achève de se définir l'architecture et l'urbanisme, c'est-à-dire ce contre quoi achève de se définir les établissements humains ? Et si le paysage réussissait effectivement à remplir les vides laissés par l'architecture et l'urbanisme, ne s'agirait-il pas des vides essentiels et non pas seulement de vides spatiaux ?

Peut-il être vraiment sans conséquence pour les autres arts de l'établissement humain que le paysage les appelle à regarder ce qui reste de nature et en convoque les aspects oubliés pour l'installation de l'homme : c'est-à-dire le temps, le mouvement, le débordement, l'association, la connivence, l'interrelation, l'inscription, l'interdépendance ?

3 —

En voyant comment le paysage est "dé-naturé" lors de son inscription dans la cité — sans que le fondement de cette métamorphose ne soit compris ou même discuté —, on ne peut que se demander pourquoi la prise en compte de la nature dans la ville tend, de nos jours, vers une manière si littérale ?

Ne conviendrait-il pas plutôt de comprendre ce que le nouveau regard de l'homme sur la nature et le paysage apporte à la civilisation urbaine ?